¡ Ay, Carmela !

de Carlos Saura

FICHE FILM

Fiche technique

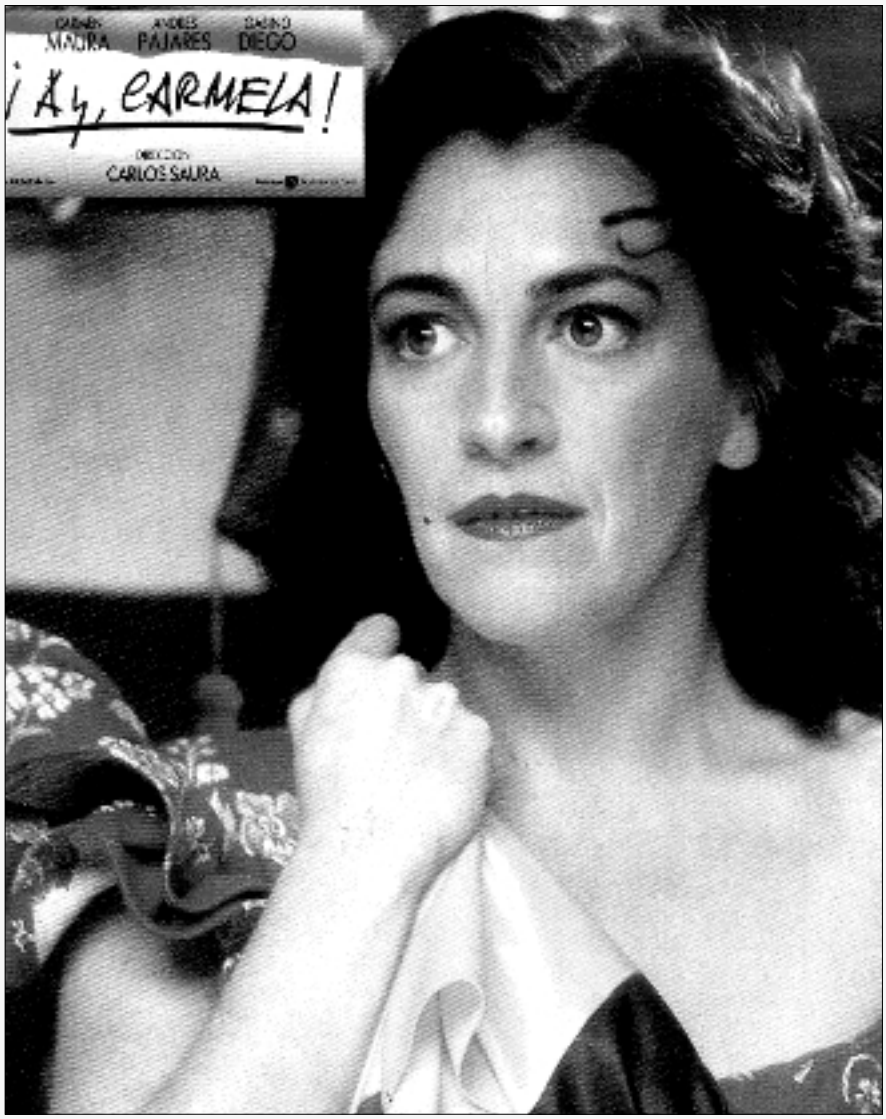
Espagne/Italie - 1990 - 1h45
Couleur

Réalisateur :
Carlos Saura

Scénario :
Rafael Azcona
Carlos Saura

Musique :
Alejandro Masso

Interprètes :
Carmen Maura
(Carmela)
Andres Pajeres
(Paulino)
Gabino Diego
(Gustavete)
Maurizio Di Razza
(Lieutenant Amelio G. Ripamonte)



Carmen Maura (Carmela)

Résumé

Trois comédiens ambulants donnent un spectacle pour distraire les troupes républicaines. Ils sont pris dans la tourmente de la guerre civile et se retrouvent prisonniers de l'armée franquiste. Sans rien comprendre ils seront conduits à jouer devant les soldats nationalistes.

Critique

La guerre d'Espagne, du moins dans les films sortis en France, est un sujet d'une rareté à toute épreuve depuis l'hollywoodien **Pour qui sonne le glas,** adaptation romanesque d'une vision «extérieure», celle d'Hemingway. Le cinéma espagnol lui-même se montre avare du thème : on ne trouve guère, récemment, qu'un film de Berlanga, présenté à la Biennale de La Réunion en septembre 1990.

L'après-franquisme semble moins prêter, aujourd'hui, à la libération des démons du passé qu'à des interrogations sur le présent et l'avenir. **I Ay, Carmela !** évite d'ailleurs soigneusement le parti pris réaliste, au profit d'un ton de tragi-comédie plutôt salutaire au film, qui remporta outre-Pyrénées un enviable succès public.
Pareille voie n'étonne certes pas dans l'œuvre de Carlos Saura, mais on peut sans risque d'erreur l'attribuer ici pour une grande part au coscénariste Rafael Azcona qui, depuis **El Cochecito**, a marqué bon nombre de scripts de son empreinte. Sans pouvoir juger de l'intérêt de la pièce dont est tiré le film (pièce qui se déroule, elle, sur plusieurs époques) force est d'admettre que la portée politique de celui-ci ne renoue guère avec la virulence de **La chasse** ou de **Maman a cent ans**. Au mieux avons-nous droit désormais à une vision centriste, humaniste, et sûrement désabusée. Cette guerre civile, dans son absurdité humaine (mais pas historique, cette dimension-là étant ici occultée), est pour le cinéaste, plus de l'ordre du vilain souvenir d'enfance à effacer que du vrai propos d'auteur. Reste alors ce regard narquois sur une sottise humaine qui ne serait que théâtre, comme le plus ringard des spectacles monté par un histrion d'un autre âge qui pourrait croire faire de l'opéra en ne livrant que la pire des farces. La réaction finale et condamnatrice de Carmela (jouée par l'actrice de choix d'Almodovar) tient probablement moins de la prise de conscience politique que du sursaut de dignité de la comédienne lasse d'être humiliée à jouer les utilités de l'hystérie du moment. Qui pourrait savoir comment tout autre aurait réagi face à pareil choix ? Carlos Saura !

Gilles Colpart
Revue du cinéma n°475 Octobre 1991

Après **La nuit obscure**, biographie sans qualités de saint Jean de la Croix, Carlos Saura emprunte les chemins de l'histoire espagnole de ce siècle. **I Ay, Carmela !** - c'est le titre de la chanson favorite des combattants républicains et des brigadistes internationaux pendant la guerre civile - narre l'aventure de Carmela et Paulino, deux artistes de variétés chargés de divertir les soldats sur le front. Dégoûtés par la violence, la faim et le froid, ils finissent par s'enfuir, mais c'est pour tomber entre les mains des franquistes et des fascistes, et dans un tout autre type de difficultés. On comprend que Saura, au-delà de l'aspect historique, a voulu s'attaquer au rôle de l'artiste au sein d'un conflit guerrier. Toutefois, ni le personnage de Paulino, qui cherche avant tout à sauver sa peau, ni celui de Carmela, qui s'implique, ne convainquent. Le cinéaste ne parvient pas à cerner leur psychologie (évolutive ou non), et ils restent sans vie, presque caricaturaux, engoncés dans un contraste rigidifié sur une toile de fond qui suinte un théâtre poussiéreux où s'englue le film. Car non seulement Saura manque intellectuellement et sensiblement son sujet, mais, avec ses teintes ternes, sa fixité, il ne lui confère ni originalité ni attrait esthétiques. Malgrè le succès rencontré par le film dans son pays, l'ex-chef de file du cinéma espagnol n'a toujours pas trouvé de nouveau souffle.

François Ramasse
Positif n°368 - Octobre 1991

Avec **I Ay, Carmela !** s'opère une sorte de synthèse des deux grandes lignes de force de l'œuvre de Carlos Saura : la préoccupation politique, et l'art musical et chorégraphique illustré par **Noces de sang**, **Carmen** et **L'amour sorcier**. A jouer sur les deux registres, le cinéaste en oublie peut-être l'essentiel : une vraie perspective, autre que celle d'une guerre civile évoquée plus comme un mauvais souvenir à exorciser que comme support d'analyse historique. En préférant au réalisme un ton de tragi-comédie bouffonne, Saura cède au pittoresque de figures emblématiques (l'officier italien) ou symboliques (Carmela) qui nous font entrevoir que c'est l'Histoire elle-même qui est un théâtre grotesque.

Gilles Colpart
Saison Cinématographique 1991

Entretien avec le réalisateur

... On a dit quelquefois que j'étais un disciple de Buñuel. J'aimerais mais c'est impossible : impossible d'imiter Buñuel, impossible de suivre son cinéma. Mais je crois que c'est l'homme qui m'a le plus influencé dans ma vie cinématographique. Pourquoi ? Parce qu'à l'époque où j'ai commencé à faire du cinéma, rien ou presque rien de ce qui se faisait en Espagne ne m'intéressait ; au niveau des thèmes, des questions soulevées, de la forme, je trouvais tout détestable. Et puis j'ai vu ses films : j'ai vraiment découvert un cinéaste qui avait trouvé exactement ce que je voulais et veux faire, à savoir raconter des histoires à partir de notre tradition et de toutes les choses qui existent dans notre pays. Il tendait un pont entre le présent de l'Espagne, un présent actif, dynamique, et un passé que l'on pouvait récupérer d'une certaine façon. L'aspect anarchique de Buñuel m'a toujours énormément attiré, cette façon qu'il avait de critiquer - et le mot n'est pas suffisamment précis - la famille et la société espagnole, l'église, et l'humour avec lequel il le faisait. De toutes façons, j'ai trouvé là une fenêtre ouverte sur une immensité de possibilités, et à partir de là je crois m'être senti plus sûr...
... Carmen Maura est une très grande actrice. C'était l'interprète idéale pour **I ay, Carmela !**. Dès que j'ai eu l'idée de faire le film, j'ai pensé à elle. Mais c'est curieux car j'ai travaillé avec elle il y a des années : elle jouait un petit rôle dans **Les yeux bandés** (une infirmière chez le dentiste)... J'ai voulu travailler avec elle en plusieurs occasions mais je n'avais jamais trouvé le rôle exactement adapté à Carmela. J'ai une très grande admiration pour elle...
...Par rapport à Pedro Almodovar, il y a

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

une sorte de désir de nous opposer l'un à l'autre et c'est absurde... Je pense que c'est quelqu'un de très intelligent qui fait un cinéma très particulier que j'aime beaucoup quelquefois et d'autres non. Mais c'est une chose qui m'arrive avec presque tous les metteurs en scène du monde, il y a des films que j'adore, extraordinaires et d'autres que je n'aime pas du tout. Il a un avenir fantastique en Espagne et dans le monde entier et j'ai un très grand respect pour lui. Il y a quelque chose qu'on oublie trop souvent à propos d'Almodovar,c'est qu'il travaille énormément : tout cet aspect frivole qu'il aime, quand il tourne, c'est tout le contraire. Il est obsédé par le travail, soucieux du moindre détail...

... Je travaille beaucoup sur le souvenir. Bien sûr, tout le monde le sait, il est impossible de récupérer complètement les choses passées ; il est possible de récupérer quelques fragments. A partir de là, ma préoccupation est imaginative. A partir de cette fragmentation d'images ou de choses, je commence à imaginer d'autres choses, à compléter des images et c'est un matériel fondamental pour moi dans mes films. Pas dans tous, car je ne fais pas cela de façon mécanique; ça vient ou ça vient pas... Mais si pour un personnage, j'ai des références personnelles, surtout celles de l'enfance, ce personnage je le prends et le connais très bien, je peux le former, le modeler très facilement, lui donner des attitudes et des comportements...

... Le surréalisme c'est pour moi l'insolite et l'imaginatif, l'aventure imaginative, la subversion des valeurs normales... Le surréalisme aujourd'hui est pour moi une chose complètement dépassée. Dans le futur, peut-être devrait-on parler d'un autre type de surréalisme. Mais celui des années 20 est dépassé parce que toutes les choses qui choquaient à l'époque ne choquent plus. Buñuel lui-même le disait : aujourd'hui il est inutile de traiter de la subversion des valeurs parce que tout le monde y est habitué. On doit au contraire faire du cinéma très bourgeois qui, lui, sera subversif ! (rires)...

... J'adore photographier le paysage espagnol et quelques régions que j'aime plus particulièrement. Ce n'est pas la Castille mais certaines formes de la Castille qui sont très liées pour moi, même si cela semble contradictoire, avec la peinture flamande; certaines ponctuations et pas seulement l'horizon. Dans **I Ay, Carmela !** c'est l'horizon parce que c'est un petit village très proche de Madrid. Je n'invente rien, il existe tel quel. Mais j'ai quand même fait quatre ou cinq films dans un endroit très près de Segovia, un endroit magique, je ne sais pas pourquoi...

... On me reproche quelquefois de travailler encore sur le sujet de la Guerre d'Espagne, car il y a des personnes pour croire qu'elle appartient déjà à la préhistoire. Personnellement, j'ai besoin d'en parler, c'est le grand thème de ma vie... Toute mon enfance s'est déroulée pendant la guerre civile... C'était une guerre terrible et il y a une quantité de choses à raconter qui n'ont jamais été dites. J'espère vivre quelques années pour faire encore deux ou trois films sur cette guerre.

I Ay, Carmela ! est vraiment une adaptation : le scénario est de Rafael Azcona et de moi-même à partir d'une œuvre de théâtre du même nom écrite par un auteur de Valence. C'est une pièce très intéressante, minimaliste, avec seulement deux personnages. Dans la pièce, l'histoire se déroule à des époques différentes, et je crois que c'est pour ça que l'auteur a pensé que c'était une oeuvre idéale pour moi... Mais j'ai fait le contraire, une histoire linéaire, très simple ; elle est tellement forte qu'y introduire des jeux sur le temps l'aurait à mon avis détruite. C'est donc un film très simple avec une grande économie de moyens... Dès que j'ai vu la pièce, j'en suis tombé amoureux ; je me suis dit qu'il était vraiment dommage que je ne l'aie pas écrite moi-même. Mais je me la suis appropriée pour faire le film ! (rires)

... Dans **I Ay, Carmela !** il y a beaucoup de choses de moi. Cela semble peut-être étrange parce que le traitement est différent, tragi-comique, un peu guignolesque, excessif, mais à la fin, le changement de ton est total. Certains me l'ont reproché mais je considère que c'est l'unique solution pour le film, cette espèce de catastrophe qui éclate très rapidement. Ça s'est passé comme ça dans la vie de l'Espagne ; tout était normal, formidable en apparence, et l'année suivante c'était la Guerre Civile...

La représentation que vous donnez des fascistes italiens est comique, folklorique et grotesque : s'agit-il d'une représentation des fascistes italiens ou une image des Italiens qui sont aussi des fascistes ? (rires)

Le film est une sorte de tragi-comédie et je ne pense pas que les Italiens soient traités plus mal que les Espagnols. J'ai en tous cas un grand amour pour les deux Italiens du film ; ce sont des personnages extraordinaires et les acteurs aussi, en tant qu'individus. Pour moi, ils ne représentent pas l'idéologie car ils sont dans le film plus des victimes qu'autre chose. Dans une guerre civile ou pas, dans toutes les guerres, la majorité des gens qui y participent sont des victimes qui ne savent pas exactement pourquoi on doit faire ceci plutôt que cela. Et dans le film, les Italiens comme les Espagnols sont les victimes, on les a envoyés en Espagne pour faire une guerre qui ne les concerne en rien.

Auriez-vous pu faire ce film plus tôt, au moment où la censure commençait à faiblir sous Franco, ou avez-vous eu besoin d'une maturation pour aborder la guerre civile de cette façon, pro-républicaine certes, mais nuancée ?

Je crois qu'aujourd'hui je suis en mesure de faire ce genre de film. On dit qu'il faut arrêter de parler de la Guerre d'Espagne, qu'on en a trop parlé. Mais en fait, ce n'est pas vrai, on n'en a très peu parlé, vraiment. Il y a peut-être quatre ou cinq films sur la Guerre d'Espagne réellement;

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

il y en a eu beaucoup sur la post-guerre mais de vraiment sur la guerre, ça n'existe pas. Je voulais le faire. **I Ay, Carmela !** en est peut-être le plus proche... Pour répondre à votre question, je n'aurais pas pu avoir ce point de vue à l'époque de Franco...

Pour des raisons morales ?
Peut-être, mais surtout parce qu'à l'époque, j'étais incapable de penser les choses comme ça. Il y avait différentes possibilités de raconter une histoire. C'est peut-être la maturité mais ma vision s'est un peu transformée, sans la passion. Il est clair pour moi que les franquistes convaincus sont des gens que je déteste et qu'il est impossible de sauver. Mais il y en a d'autres qui n'étaient pas franquistes de conviction, profondément. C'était des gens «normaux», sans conviction politique précise de droite ou de gauche, qui sont passés en zone nationaliste parce que sinon ils auraient été tués. Il y avait beaucoup de catholiques en zone républicaine qui furent persécutés par certains républicains stupides : ce fut une erreur historique car il y avait à l'époque des républicains catholiques. Mais tout cela relève des contradictions de la guerre...

Enregistré à Montpellier - Nov. 1990

Le Réalisateur

Carlos Saura Atares est né le 4 Janvier 1932 à Huesca, Aragon. Après avoir fait des études d'ingénieur, il se consacre à partir de 1950 à la photographie. En Novembre 1951, il expose ses œuvres à la Real Sociedad Fotografica de Madrid. Il participe en outre à des expositions collectives, notamment "l'Exposicion de Arte Fantastico à la Galerie Clan de Madrid", à "l'Exposicion Internacional de Arte Abstracto à Santander (Août 1953)" et à celle du "groupe Tendencias à la Galerie Buchholz de Madrid (Mars 1953)", groupe qui comprend, outre Carlos Saura, le sculpteur Edgar Negret et les peintres : Jean Lecoultre, Santiago Lagunas, Servando Cabrera, Tony Stubing et Antonio Saura, son frère...
Au cours de la saison 1952-1953, il entre à l'I.I.E.C. (Instituto de Investigaciones y Experiencas Cinematograficas) dont il sort diplômé en 1957 après avoir réalisé un film de fin d'études durant l'hiver précédent. Il y donnera ultérieurement des cours.

Biofilmographie

Son premier film **Los golfos** est consacré à la jeunesse délinquante. Il développera dans les oeuvres qui suivent une critique acerbe de la société espagnole. C'est avec **Cria Cuervos** que vient enfin le succès. A travers un agencement subtil de flashbacks et dans une atmosphère baignée par la mort (mort de la mère, mort du père dans les bras de sa maîtresse, etc.) c'est le monde des fillettes murées dans des univers imaginaires et portant sur les grands un regard sans indulgence, qui nous est évoqué dans ce film étouffant et typiquement espagnol. Non moins fort et évocateur d'un autre monde clos **Le jardin des délices** est l'histoire d'un industriel frappé d'amnésie à la suite d'un accident d'automobile. Sa famille s'acharne à lui faire retrouver la mémoire car lui seul connaît le numéro d'un compte bancaire suisse. Mais l'infirme se mure dans son nouvel univers. Après la mort de Franco, Saura quitte cette inspiration morbide, pour des films plus ouverts sinon plus chaleureux comme **Maman a cent ans** ou ce retour à la jeunesse désoeuvrée et délinquante qu'est **Vivre vite**. Mais sa hantise "du retour en arrière" se retrouve très vite dans **Doux moments du passé**. C'est l'Espagne du flamenco qu'il exalte dans sa **Carmen** dont la chorégraphie de Gadès est admirable et dans un autre film dansé, d'après Manuel de Falla, **L'amour sorcier**.

Marcel Oms, Saura (1982)
Dictionnaire du cinéma

Filmographie

Cuenca	1958
Los golfos	1959
Les voyous	
Llanto por un bandido	1963
La charge des brigands	
La caza	1965
La chasse	
Peppermint frappè	1967
Stress es tres, tres	1968
La Madriguera	1969
El jardin de las delicias	1970
Le jardin des délices	
Ana y los lobos	1971
Anna et les loups	
La prima Angelica	1973
Cousine Angélique	
Cria Cuervos	1976
Elisa vida mia	1977
Elisa mon amour	
Los ojos vendados	1978
Les yeux bandés	
Mama cumple cien anos	1979
Maman a cent ans	
De prisa, de prisa	1980
Vivre vite	
Bodas de sangre	1981
Noces de sang	
Dulces horas	1981
Doux moments du passé	
Antonieta	1983
Carmen	1983
Los Zancos	1984
El amor brujo	1986
L'amour sorcier	
El Dorado	1988
La noche oscura	1989
La nuit obscure	
i Ay, Carmela !	1990

Documents disponibles au France

Liste des dialogues en espagnol

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83